

de la part de Robespierre le jeune, l'offre, qu'il déclina, de remplacer Hanriot au commandement de la garde nationale à Paris.

Attaché à l'armée des Alpes, il adressa au Comité de Salut public un plan de marche concentrique sur Vienne, qui était à peu près le plan adopté trois ans après, en 1796, par Carnot. Nommé en 1795 au commandement d'une brigade d'infanterie à l'armée de Vendée, il refusa d'aller prendre son commandement par ce que, officier d'arme savante, il tenait son affectation nouvelle pour une disgrâce. Il fut alors attaché au bureau topographique du Comité de Salut public pour la direction des armées (juillet-septembre 1795). Ayant résigné ses fonctions parce que les bureaux de la Guerre lui refusaient par jalousie de le réintégrer dans l'artillerie, d'autre part destitué parce qu'il ne rejoignait pas sa brigade en Vendée, il demanda non point par misère, comme le veut une légende mensongère, mais par besoin d'agir, à faire partie d'une mission chargée d'aller réorganiser l'artillerie en Turquie. C'est dans ces circonstances qu'au début d'octobre 1795, il fut, on l'a vu, chargé de défendre la Convention contre les royalistes. Promu général de division d'artillerie au lendemain du 13 vendémiaire, puis général en chef de l'armée de l'intérieur, il reçut cinq mois après sur la proposition de Carnot, ce commandement de l'armée d'Italie qui, selon le mot d'un de ses lieutenants Marmont, « lui ouvrit la porte de l'immortalité ». Il avait vingt-sept ans (23 février 1796).

Comme il n'avait jamais exercé de grand commandement devant l'ennemi, sa nomination déplut aux généraux de l'armée d'Italie, Augereau, Masséna, Sérurier, etc. Plus âgés que lui, quelques-uns même déjà célèbres, ils s'irritaient à l'idée d'être commandés par un « général de rue ». Pourtant, dès le premier entretien au quartier général à Nice le 25 mars, ce jeune homme maigre, de petite taille, de mine malade, mais dont on soutenait difficilement le regard éblouissant, parla d'un tel ton d'autorité, et avec une telle compétence, qu'il força le respect de tous ses subordonnés. « Ce petit b..... m'a fait peur, disait en s'en allant le plus frondeur d'entre eux, Augereau, et je ne puis comprendre l'ascendant dont je me suis senti écrasé au premier coup d'œil. » Ce même ascendant, Napoléon Bonaparte le prit en quelques jours sur toute son armée. Il la trouva presque dénuée de tout, indisciplinée par misère, énervée d'un inutile et long piétinement en face des Alpes inaccessibles. Quatre jours après sa prise de commandement il annonçait l'en-